



Vent
d'ailleurs

AUROVILLE

fête ses cinquante ans d'utopie

À quelques kilomètres de Pondichéry, en Inde du Sud, Auroville est un véritable laboratoire d'expérimentation écologique et spirituelle. Cinquante ans après sa création, la « ville de l'Aurore » poursuit sa quête d'unité humaine.

Texte : Frédérique Basset

Auroville n'est plus une jeune fille, mais pas encore une vieille dame. Née en 1968 du rêve d'une Française, Mirra Alfassa – appelée Mère par ses adeptes –, compagne spirituelle du philosophe indien Sri Aurobindo, la ville a surgi d'une terre rouge désertique de 25 km² (2500 hectares) dans le Tamil Nadu, sur la pointe sud de l'Inde. Alors qu'en Europe, certains faisaient la « révolution », d'autres rejoignaient ce désert pour y bâtir un monde nouveau, affranchi de la religion, de la politique et autant

que possible de l'argent. À 12 kilomètres de Pondichéry, cette cité internationale, parrainée par l'Unesco et soutenue par le gouvernement indien, accueille aujourd'hui environ 2500 personnes d'une cinquantaine de nationalités différentes, dont la moitié est indienne. Deux millions d'arbres ont été plantés et les maisons en pierre ont remplacé les huttes en bambou des origines.

En ce 28 février 2018, Auroville fête ses 50 ans. Il est 4 heures 30 heures du matin. Quatre mille personnes

Extraits de la charte d'Auroville

« Auroville appartient à toute l'humanité. Auroville sera le lieu de l'éducation perpétuelle et du progrès constant. Auroville sera le lieu de recherches matérielles et spirituelles pour donner un corps vivant à une unité humaine concrète. »

ont rejoint en silence l'amphithéâtre du Matrimandir, cette énorme sphère d'or construite en quarante ans par les Aurovilliens, lieu de méditation qui irradie le cœur de la cité. Tandis qu'un grand feu de joie embrase le ciel d'encre, la voix enregistrée de Mère énonce la charte d'Auroville [lire encadré]. Dans l'aube naissante, une guirlande d'enfants défilent, portant des vases remplis d'eau venue de 300 régions du monde, qu'ils versent dans la grande vasque de l'amphithéâtre. Un symbole de l'unité planétaire, comme il y a cinquante ans, les poignées de terre originaires de 121 pays recueillies dans l'urne du Matrimandir.

Travailler avec le vivant

Depuis sa création, Auroville est un véritable laboratoire d'expérimentation écologique : tri des déchets, énergies solaire et éolienne, constructions en terre crue, recyclage des eaux usées et récupération de l'eau de pluie. Si l'eau est un bien précieux pour les habitants, elle l'est aussi pour la terre. Sans elle, pas de fruits et légumes pour nourrir la cité. Après des études dans une école Krishnamurti en Angleterre, d'où il est originaire, Krishna s'est installé à Auroville il y a vingt-cinq ans. Dans sa ferme –

Solitude Farm –, il rend hommage à la vision d'un paysan zen japonais, Masanobu Fukuoka, qui avait développé un art de cultiver en imitant la nature. À Solitude Farm, pas de grosses machines ni de produits chimiques de synthèse, mais une terre vivante grâce à une technique toute simple : le mulch. « Toute la matière organique autour de nous est notre biomasse qui enrichit le sol et le rend fertile », rappelle Krishna. La ferme est une jungle où poussent des plantes locales : tapioca, taro, curcuma, piment, okra, épinard sauvage, millet, riz, ananas, banane, goyave, papaye,



noix de coco... Des plantes qui nourrissent et qui soignent aussi. « Nourriture et médecine ne sont pas deux choses différentes : c'est l'endroit et l'envers d'un seul corps », écrivait Fukuoka dans *La Révolution d'un seul brin de paille*¹.

C'est aussi le lien à la terre qui relie Marie à Auroville depuis douze ans. Paysagiste dans un bureau d'études à Paris, la Française, alors âgée de 28 ans, claqué la porte un beau matin. « Ma vie était facile, mais absurde ! » D'Istanbul à Katmandou, six mois à vélo pour aller voir l'ailleurs. En 2006, la jeune femme rentre à Paris et rencontre Léonard, son futur mari, qui s'apprête à s'installer à Auroville. « J'avais un a priori négatif, on m'avait dit que c'était une secte. Mais en arrivant, j'ai su que c'était un endroit où l'on pouvait grandir. C'est ici que j'ai trouvé ma voie : travailler avec le vivant et comprendre que l'humain peut en faire partie. » Marie s'occupe pendant sept ans des jardins du Matrimandir, avant de rejoindre le jardin botanique : là où la terre était nue dix-huit ans plus tôt, s'étend aujourd'hui un fabuleux jardin de 20 hectares où travaillent une dizaine de salariés occidentaux et tamouls, et autant de bénévoles. On y trouve un arboretum, un jardin ornamental, un jardin des orchidées, un labyrinthe végétal, un jardin indien, un autre de cactus, un verger, un jardin japonais, des plantes tinctoriales², un potager, une pépinière d'espèces forestières et bientôt un herbarium. « Nous n'avons aucune subvention, mais grâce aux revenus des jardins paysagers que l'on crée pour des hôtels ou des communes dans le reste de l'Inde, nous sommes autonomes. »



Comme tous les Aurovilliens, Marie touche une maintenance de 200 euros par mois. « Ce n'est pas beaucoup, mais cette décroissance choisie me permet d'aller à l'essentiel. » Comme tous les habitants, elle doit aussi reverser 40 euros par mois à la communauté. En contrepartie, elle a accès gratuitement à la nourriture, aux soins, à l'eau, à l'électricité et aux manifestations culturelles. Les quelque quarante entreprises d'Auroville, quant à elles, reversent 30 % de leurs bénéfices. Le gouvernement indien contribue également à l'économie de la cité en finançant diverses infrastructures, dont les routes et certaines écoles.

L'unité humaine

L'essentiel à Auroville, c'est aussi la quête de l'unité humaine, d'une conscience « supra mentale » telle que la décrivait Sri Aurobindo : une conscience libérée de l'ego et du mental, condition indispensable pour l'évolution collective des Aurovilliens... et de l'humanité. Vaste chantier ! Pour le mettre en œuvre, l'éducation est le premier pilier. Auroville compte neuf écoles qui ont toutes pour objectif de révéler la puissance créatrice de l'enfant. Mitia en a fréquenté quelques-unes. Ce Français de 19 ans est né ici. « Je me sens privilégié d'avoir grandi à Auroville, car on a la chance de pouvoir être en contact avec son âme,

même s'il faut une volonté d'acier pour tailler ce chemin ! » De 12 à 17 ans, il a suivi les cours de Last School, école qui ne délivre aucun diplôme. « Mes profs ont été des guides qui sont toujours là si je perds l'équilibre. » Dans cette école, qui compte vingt enseignants pour quarante élèves, dont 30 % d'Indiens, l'enseignement est fondé sur le Libre progrès : outre les maths et l'anglais obligatoires, les élèves choisissent librement les

matières et les activités artistiques – bois, terre, musique, peinture – qui les passionnent et sont accompagnés dans l'expression du meilleur d'eux-mêmes. Abha, elle, vit sa passion depuis longtemps. Inspirée par Sri Aurobindo, Mère et Satprem (écrivain et collaborateur de Mère), cette Indienne de 59 ans a rejoint Auroville à la fin de ses études de psychologie à Delhi. « Dès mon arrivée, j'ai su que c'était là que je voulais vivre. » Très vite, elle crée Shradhanjali – « ofrande de foi » –, une entreprise artisanale qui fabrique des bijoux avec des graines et des objets en papier fait main, décorés de pétales de fleurs et de feuilles. Ses vingt-trois employés, dont une majorité de femmes, viennent des villages tamouls. « Les femmes du Tamil Nadu sont la clé du changement de la société. C'est important pour moi de participer à leur émancipation. »

Mère l'avait dit : « Je veux des humains sans ego et sans mensonge. Je ne vous invite pas à une vie facile, mais à une vie de progrès constant. » Est-ce toujours cette quête qui relie les Aurovilliens ? « Nous sommes venus ici pour l'aventure de la conscience, confirme Abha. Malgré nos différences, nous sommes sur le même chemin intérieur. » Difficile de savoir comment évoluera la cité de l'Aurore. « Le danger serait de croire que l'on est sur une île séparée de l'Inde. Trente mille personnes vivent dans la région, si on ne les inclut pas, la ville ne pourra pas se développer. » À suivre... ■

¹ Masanobu Fukuoka, *La Révolution d'un seul brin de paille. Une introduction à l'agriculture sauvage*, Guy Trédaniel Éditeur, 2005.

² Plantes dont certaines parties peuvent servir à préparer des colorants et des teintures.



© Frédérique Basset



© Frédérique Basset



© Aude Petin